



David Hockney prenant la pose devant sa maison à l'issue de notre rencontre, le mercredi 11 mai.

© PIERRE-YVES THIENPONT.

postérité « Tous mes docteurs m'ont dit d'arrêter de fumer. Tous sont morts »

N.CE ET J.-M.W.

Vous avez près de 85 ans, et vous demeurez d'une productivité étonnante. Le meilleur est à venir ?

Je vais bien, je suis OK. Alors oui, je peux peindre... et je suis confiant en l'avenir. Le secret, c'est que j'ai toujours vécu dans « l'ici et maintenant ». Beaucoup de gens vivent dans le passé. Le futur, je ne sais pas ce que ce sera. Moi, je vis aujourd'hui. Ici et maintenant, c'est ça qui est éternel. J'ai toujours dit ça : « Vivez dans le présent, pas dans le passé. » Tous les peintres doivent vivre dans le présent. Une œuvre contient toujours quelque chose du moment présent où elle a été réalisée.

Vous êtes le peintre du temps et de l'espace...

Il y a une centaine d'années, on voyait encore le temps et l'espace comme des absolus... Mais ce n'est pas possible. L'univers est-il « fini » ? Et s'il est en expansion, dans quoi est-il en train de s'étendre ? L'espace et le temps sont des notions fascinantes, mais je pense que beaucoup de gens ne les comprennent pas vraiment... Tout le monde doit mourir... même le médecin qui me dit que je ne dois pas fumer.

Fumer est indispensable pour vous ?

Ah oui ! Monet fumait à la chaîne en peignant. Et vous connaissez ce petit film où on voit Renoir en train de peindre. Il fume en même temps, et on voit qu'il jouit pleinement de sa cigarette. Moi, je ne fume pas en peignant, j'en serais incapable. Mais quand je m'arrête pour regarder ce que j'ai fait, j'ai besoin d'une cigarette. Je ne peux pas imaginer ne pas le faire...

Comment voyez-vous le temps qui reste ?

Je ne peux pas m'imaginer vivre sans peindre. Combien de temps me reste-t-il ? Dans 15 ans, j'aurai cent ans. Mais comment je ferai pour peindre, alors ? (il mime une main tremblotante) Aujourd'hui, je travaille toujours. C'est la source de mon énergie. J'ai eu des problèmes de santé mais je n'ai jamais arrêté de travailler. J'ai eu trois docteurs différents en 45 ans. Tous m'ont dit d'arrêter de fumer. Tous sont morts. J'ai expliqué ça à mon nouveau médecin, en lui conseillant de ne pas me dire d'arrêter de fumer s'il tenait à la vie. Il a le sens de l'humour, il a rigolé. Il m'a quand même demandé combien de cigarettes je fume par jour. J'ai dit : « Une vingtaine en journée, une dizaine en soirée et j'essaie de descendre

à cinq la nuit... » Il s'est marré. Si je le retrouve, je vous montrerai un petit film de 1966, tourné par mon frère. On y voit mon père qui tente de m'enlever ma cigarette... (rires)

Qu'est-ce que vous souhaitez transmettre à la postérité ?

J'ai la vanité d'un artiste. Je veux que mon travail soit vu. Je n'ai pas besoin d'être vu moi-même mais je souhaite que mon travail le soit. C'est ma vanité. Et j'ai la chance que la plus grande partie de mon travail soit vue et appréciée.

Si vous deviez choisir une de vos œuvres ?

... la dernière !

La dernière que vous ayez terminée ou celle sur laquelle vous travaillez ?

Celle sur laquelle je travaille. C'est toujours « maintenant ». Je n'aime pas regarder en arrière. Même s'il m'arrive de le faire avec vous, comme aujourd'hui.

« Je ne fume pas en peignant. Mais quand je m'arrête pour regarder ce que j'ai fait, j'ai besoin d'une cigarette. » © PIERRE-YVES THIENPONT.



J'ai la vanité d'un artiste. Je veux que mon travail soit vu. Je n'ai pas besoin d'être vu moi-même, mais je souhaite que mon travail le soit. Voilà ma vanité

”

making of Un géant dans la maison des sept nains

N.CE ET J.-M.W.

Imaginez la scène. Nous sommes au cœur de la campagne normande. Au milieu d'une longue route étroite, serpentant entre prairies et vertes vallées, un large portail de bois. Nous nous annonçons. Le grand portail s'ouvre lentement... et l'aventure commence. Pénétrer dans le domaine de David Hockney, c'est un peu comme si Fellini vous faisait entrer nuitamment à Cinecittà, comme si Picasso vous recevait dans sa propriété de Mougins. Voire, tant qu'à flirter avec l'imaginaire, comme si nous nous glissions dans le manoir de Xanadu de Citizen « Charles Foster » Kane.

Mais bien plus que cela : c'est une façon d'entrer dans un tableau. Car c'est ici que le grand artiste britannique a peint, chaque jour durant les quatre saisons de l'année 2020, tandis que la pandémie mettait la planète à genoux, les arbres, les fleurs, la rivière, les feuilles et les mille lumières changeantes de son « jardin ». Nous le retrouvons au fond du domaine de La Grande Cour, dans son grand studio au parfum de tabac, peuplé d'une trentaine de tableaux récents – un nouveau cycle de portraits, souvent de gens du terroir. Jonathan Wilkinson, son assistant personnel, nous présente au maître, assis au milieu de ses tableaux.

Pénétrer dans le domaine de David Hockney, c'est un peu comme si Fellini vous faisait entrer nuitamment à Cinecittà, comme si Picasso vous recevait dans sa propriété de Mougins. Voire, tant qu'à flirter avec l'imaginaire, comme si nous nous glissions dans le manoir de Xanadu de Citizen Kane

L'entretien débute en douceur. David Hockney se retourne sur ses premières années, Bradford, ses parents, avec très vite ce sentiment que la vocation lui est tombée dessus, comme une sorte de révélation, alors qu'il n'était qu'un enfant. Puis, de son enfance dans le Yorkshire, le voilà qui évoque ses années d'apprentissage à Londres, son envol vers New York (la ville de la nuit et d'Andy Warhol), Los Angeles (la ville du jour et de Billy Wilder)... jusqu'à, aujourd'hui, ce refuge normand, solitaire et proustien, à l'abri de son immense célébrité.

Durant près de trois heures, Hockney se raconte, avec simplicité, une certaine humilité. Parfois aussi avec espièglerie. Et puis, par moments, sa passion le reprend. Il interrompt la conversation, appelle Jonathan, lui demande d'apporter un livre, qu'il ouvre devant nous, silencieux, tournant les pages durant quelques minutes, avant d'attirer notre

attention sur un aspect particulier. Nous étions là pour une interview. Nous voilà soudain assistant à une master class très privée.

L'homme est fidèle à sa réputation de dandy. Un costume à carreaux, fait sur mesure à Caen (et brodé avec son nom, dans la doublure intérieure). Une cravate à carrés noirs et blancs. Des lunettes jaunes. Des baskets blanches sans lacets. Une casquette rose sur la table, où traînent deux paquets de cigarettes... qui auraient fait le malheur de feu son père, Kenneth, lequel milita toute sa vie contre le tabac. Il vécut 75 ans. Son fils, qui a réchappé à deux crises cardiaques et vu partir des tas de compagnons de route (morts du sida, de cancers, d'accidents dramatiques...), en a aujourd'hui près de 85. Renoir et Monet fumaient comme des pompiers, fait-il remarquer, goguenard, et voyez, ils ont vécu vieux.

Le bonheur à la Grande Cour

La peinture conserve. Surtout, elle épargne des soucis, dit-il entre les lignes, hédoniste à sa façon, qui ressemblerait, au crépuscule de sa vie, à une forme de haïku japonais, revisité par Walt Whitman, le poète de sa jeunesse : la vie tient à quelques feuilles d'herbe. Les peintres vivent dans le présent, il n'y a que le tableau en cours qui compte. Hockney, peintre de l'éternité de l'instant. Peintre d'un certain bonheur, aussi.

L'entretien terminé, l'homme se lève pour rejoindre le photographe du *Soir*, pour une séance de pose en deux temps, côté jardin d'abord, assis sur un banc au pied de sa « tree house », discipliné et nonchalant ; ensuite sur une chaise, la cigarette au bec, face à son étonnante maison à colombages, aux angles impossibles, avec ses poutres en bois d'un autre temps. La Grande Cour, ce n'est pas Xanadu : « C'est la maison des sept nains », dit-il, l'œil pétillant, précisant que Blanche-Neige (celle de Walt Disney, 1937) a illuminé sa petite enfance.

Ce grand nomade de la vie va-t-il, d'ici peu, repartir vers une nouvelle destination ? « Non », fait-il, « certainement pas ». Claude Monet était inséparable de Giverny. David Hockney pourrait bien terminer ses vieux jours à La Grande Cour. Mais, ajoute-t-il, peu pressé à l'idée de cette perspective, on a le temps, le peintre est en grande forme : « Le meilleur est à venir. » Carpe diem !

ABONNÉS



Des textes inspirants, pour David Hockney ? Il cite les poètes de sa jeunesse : Walt Whitman, Constantin Cavafy et Robert Herrick. Retrouvez sur notre site quelques extraits de poèmes, ainsi qu'un hommage à Walt Disney.

11 avril 2020, N°1, peinture à l'iPad. © DAVID HOCKNEY 2021.

